

EN SUIVANT LE *CHEMIN DE CROIX* DE JAC MARTIN-FERRIÈRES

Jean-Claude GAUTIER & Robert MAUMET

LA RENCONTRE

Dans le numéro 15 de mai 1936 de *La Croisade*, bulletin paroissial de Saint-Louis, le chanoine Pourtal évoque son rêve de réaliser un chemin de croix comme unique ornement de l'église et sa rencontre avec le peintre Jac Martin-Ferrières.

« Cette pensée remplissait déjà mon esprit en mars 1933, alors que j'étais à la recherche d'un architecte et que je visitais bon nombre d'églises nouvelles à Paris et dans les régions dévastées. C'est au cours de ce voyage que je découvris dans une grosse agglomération du Nord, à Hénin-Liétard (devenu Hénin-Beaumont en 1971) un chemin de croix très intéressant, très original, très émouvant et dont l'inspiration générale me plut beaucoup (il s'agissait de l'œuvre d'Henri Rapin 1873-1939, peintre, décorateur et "designer" dans l'église Saint Martin, architecte Maurice Bouterlin 1882-1970).

« Il ne plaisait pas pourtant à tout le monde et les critiques ne me furent pas épargnées. Je n'en continuais pas pour autant à poursuivre cette idée, lorsque vers la fin avril 1934, je fis la connaissance de M. Martin-Ferrières qui me fut présenté à l'occasion du mariage d'un de ses parents. Ce peintre de grand talent est en même temps un grand chrétien et il ne me cacha pas qu'il serait très heureux d'avoir à exercer son art sur un thème terriblement difficile, certes, mais aussi passionnant. Je compris tout de suite que nos conceptions se rencontreraient et s'harmoniseraient facilement; mais comment oser faire une proposition convenable à un artiste de ce talent et de ce renom ?

« Je pris la décision de n'y plus penser et en mars 1935, quand je retournais à Paris pour régler plusieurs questions et en particulier celle du chemin de croix, j'avais pris la résolution de ne pas voir M. Martin-Ferrières qui achevait à ce moment-là la décoration de l'église de Javel (Saint-Christophe de Javel). Je vis l'auteur du chemin de croix d'Hénin-Liétard, causai longuement avec lui et lui promis sous peu une réponse définitive. Je vis ensuite M. Clémentief (Eugène Klementieff 1901-1985) qui venait d'achever un remarquable chemin de croix dans l'église Sainte-Jeanne-d'Arc à Nice (1926-1934) (première pierre en 1914, architecte Louis Castel, reprise à partir de 1924 par Jacques Droz 1882-1955, architecte également de l'église Saint-Louis de Vincennes). Lui aussi me fit des propositions intéressantes. De son côté, M. Sarrazolles achevait à cette époque son magnifique travail sur la façade de notre église et il me proposait de sculpter dans le béton frais un chemin de croix qui aurait certainement été digne de ses autres œuvres. Quelle décision prendre ? Ne fallait-il pas des couleurs pour faire chanter les murs austères et un peu nus de notre église ?

«C'est à ce moment quelque peu angoissant que la Providence intervint. Je fuyais M. Martin-Ferrières et voilà qu'en plein Paris il me rencontre, me reconnaît, arrête son automobile et me dit sa joie de me voir. Je lui expose mon embarras, lui dis la somme que je ne voulais pas dépasser et que je ne pouvais pas convenablement lui offrir après notre entrevue d'avril 1934. C'était mal connaître la générosité de ce grand artiste. Le lendemain, on se mettait au travail et je crois pouvoir dire que ce travail a duré presque sans relâche depuis 10 mois. Quant à l'exécution proprement dite, elle a commencé le 14 mars dernier...»

En datant son texte au 23 avril 1936, le chanoine Pourtal précisait que, «ce matin même, M. Martin Ferrières commençait la 14^e Station et dessinait le visage si émouvant, si douloureux de la Vierge bénie déposant un dernier baiser sur le front de son Jésus avant de ramener le linceul sur cette face livide».

LE PEINTRE

Jacques Auguste Martin dit Jac Martin-Ferrières est né à Saint Paul (aujourd'hui Saint-Paul-Cap-de-Joux dans le Tarn) le 6 août 1893 et décédé à Neuilly le 25 juillet 1972. Il est le fils du peintre Henri Martin (1860 Toulouse-1943 Labastide-du-Vert). Celui-ci, que l'on peut classer parmi les postimpressionnistes, est l'auteur, entre autres, des fresques de la salle des Illustres du Capitole de



Jac Martin-Ferrières

Toulouse, de celles de la préfecture du Lot à Cahors, de la mairie du V^e arrondissement à Paris et d'un triptyque sur le travail sur le Vieux-Port et deux vues de Marseille au-dessus de portes dans l'hôtel de la Caisse d'Épargne, place Estrangin Pastré. En 1917, il sera élu membre titulaire de l'Académie des beaux-arts. Le musée de Cahors porte son nom.

Il est le père également d'un autre peintre, René-Jean qui signe Claude-René Martin : il est, en particulier, l'illustrateur de nombreux livres dans la collection « Le Livre moderne illustré » aux éditions Férenczi entre les deux guerres.

Jac Martin-Ferrières va précocement baigner dans une atmosphère artistique et recevoir une formation de son père. Il est partagé entre la pratique de la musique et des études de chimie en Sorbonne, mais c'est finalement la peinture qui l'emporte puisqu'il va s'inscrire en 1917 à l'École des beaux-arts de Paris avec, entre autres enseignants, Fernand Cormon. Il commence une carrière traditionnelle de portraits, de natures et de paysages.

Ses premières expositions au Salon des artistes français sont un succès. Mention honorable en 1920, il obtient une médaille d'argent au Salon d'automne de 1923 pour

Christ sur la Croix, tableau qui se trouve maintenant dans la cathédrale Notre-Dame de Québec à Québec. Une bourse obtenue en 1924 va ensuite permettre au peintre de découvrir l'Italie. C'est un point de départ pour de nombreux voyages en Europe.

Est-ce ce tableau qui va l'amener à entreprendre une œuvre impressionnante et de longue haleine que sont les panneaux sur toile marouflée relatant la légende de saint Christophe pour l'église Saint-Christophe de Javel, 28 rue de la Convention à Paris XV^e? Il est difficile de répondre à cette question et nous n'avons pas le détail des contacts du maître d'œuvre. Nous n'avons trouvé, par ailleurs, aucun signe d'affinité ou de participation avec les sociétés d'artistes comme les Ateliers d'art sacré de Maurice Denis et Georges Desvallières ou l'Union des catholiques des beaux-arts ni avec les autres artistes religieux.



Quatrième panneau
de la légende
de saint Christophe :
*Saint-Christophe
et l'enfant traversent
les eaux,*
dans l'église
Saint-Christophe
de Javel, Paris XV^e

occuper dans la construction puis assemblés avec des éléments voisins.» (Extrait d'une citation de l'architecte.)

SON PROJET

Ce numéro 15 de mai 1936 de *La Croisade* est une véritable mine pour l'histoire de l'église puisque le peintre y présente son projet :

« Le premier problème qui se pose pour le peintre qui a une décoration à faire dans un édifice est de suivre et respecter la ligne architecturale. Dans le magnifique cadre de l'église Saint-Louis, il fallait penser à la coupole et aux grands arcs qui l'accompagnent, donc chercher des lignes ondulantes et harmonieuses, et non brisées ou chaotiques.

« Les premières esquisses faites ressemblaient donc plutôt à un dessin géométrique. Mais il ne faut pas croire qu'elles étaient dénuées de sens, car ces lignes exprimaient déjà la pensée profonde du sujet. Pour ne donner qu'un exemple : l'ensemble des quatre dernières stations est incurvé au milieu comme un grand linceul qui contiendrait déjà le corps de Notre-Seigneur.

« D'autre part, le chemin de croix est une chose continue; le mot même de "chemin" indique bien cette idée de suite ininterrompue. Pourquoi donc toujours le couper en quatorze scènes, séparées comme quatorze tableaux ayant chacun son sens propre indépendant des autres alors que la continuité de pensée devrait plutôt être accusée par la liaison des scènes entre elles ?

« C'est ce que j'ai cherché à faire; mais alors pour qu'il n'y ait pas confusion entre les scènes, il fallait une grande clarté: pas de personnages secondaires, soldats ou autres, dont on pourrait d'ailleurs parfois ne plus savoir à quelle station ils appartiennent s'ils n'avaient une attitude claire vis-à-vis de l'une ou l'autre des scènes. J'ai donc supprimé tous les personnages n'ayant pas une utilité absolue, afin de laisser toute l'importance à la figure du Christ, sur laquelle l'intérêt se trouve ainsi concentré. Cela m'a permis de l'étudier plus profondément, pour obtenir l'émotion et l'expression les plus intenses. »

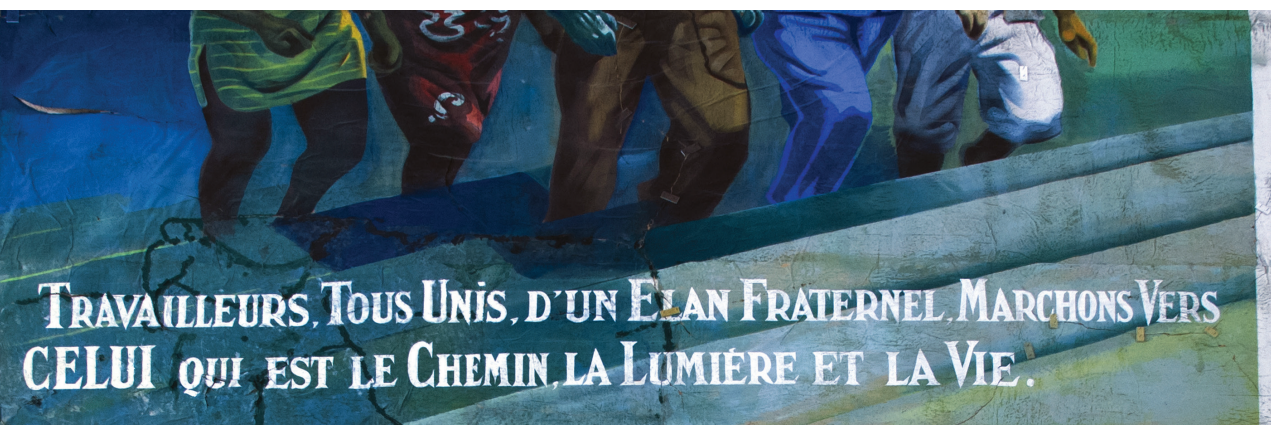
Le croyant qui « fait » ce chemin de croix ou le passant qui simplement le contemple, se trouve comme aspiré par une dynamique qui fait penser au déroulement d'un film. Il est saisi, capturé par ces deux fresques qui ceinturent la nef à mi-hauteur de chaque côté de l'abside.

Un peu plus loin, Jac Martin-Ferrières évoque le procédé technique qu'il a utilisé :

« La fresque (du mot italien « fresco »: frais) consiste à peindre avec de la poudre délayée à l'eau pure sur le mortier frais qui se chargera en séchant de fixer la couleur. L'eau du mortier en venant à la surface entraîne avec elle un peu de chaux en dissolution qu'elle dépose en s'évaporant par-dessus la couche de couleur. Il se produit donc une toute petite croûte de chaux qui reprend en plusieurs mois le gaz carbonique de l'air pour reconstituer le carbonate de chaux (ou pierre à chaux); on peut donc dire que la fresque est une sorte de peinture pétrifiée, comme un objet pétrifié dans une source calcaire.

« Il n'entre dans le procédé ni huile, ni colle, ni cire, ni œuf, aucun des agglutinants avec lesquels on fait ordinairement les peintures... Pour surmonter toutes ces difficultés il faut la volonté et l'amour que donne la foi. »





TRAVAILLEURS, TOUS UNIS, D'UN ELAN FRATERNEL, MARCHONS VERS
CELUI QUI EST LE CHEMIN, LA LUMIÈRE ET LA VIE.



LE CHEMIN DE CROIX

Toujours dans ce même bulletin, un troisième texte de cinq pages après l'introduction de Gabriel Pourtal et celui de Jac Martin-Ferrières, décrit d'une manière intense et méditative, ce chemin de croix qui est reproduit d'une manière réduite. Il est simplement signé M. L., énigmatiques initiales d'un nom pouvant être familier à tous les paroissiens ou manifestant au contraire la pudeur de qui ose commenter le drame des drames : la Passion du Christ. Nous ne pouvons pas le reproduire. Nous nous sommes contentés de le suivre. Relevons toutefois que ces initiales se retrouvent à la fin du texte sur les vitraux dans le n° 10 de *La Croisade* de novembre 1935. Nous n'avons pas réussi à identifier cet auteur (homme ou femme) (cf. cependant note sous le titre « Constructeurs et matériaux »).

M. L. évoque la facture originale du *Chemin de croix* et il/elle passe à l'esprit de l'œuvre : « On voit par là que l'artiste a opté assez nettement pour une interprétation symbolique du chemin de la Croix. Il a écarté ce réalisme brutal, et d'ailleurs facile, qui tente d'évoquer ces scènes tragiques dans leur horreur sanglante, dans le grouillement de la foule hostile, dans la cruauté inouïe du supplice, dans l'anéantissement de la victime... Nous ne pouvons pas regarder ces scènes avec les yeux de ceux qui les ont vues. »

LES QUATORZE STATIONS



I^È STATION – JÉSUS EST CONDAMNÉ À MORT

Palestine? « Terre sainte »? Bien plutôt comme le dit M. L. « la terre tout court, celle où le Christ est venu souffrir ». Dans la première station, celle où Jésus est condamné à mort, elle apparaît ocre et sèche, cette terre où se profile la Ville dont les chefs et les prêtres le condamnent. Devant ces murs, entouré de lances, se livre, immensément douloureux, le saint Visage.

L'angle de droite est habité de poings tendus, de doigts accusateurs. En fait, deux doigts et deux poings imposent d'imaginer un grouillement haineux dans un avant-plan invisible. On devine la foule, on entend les vociférations. On les « entend » comme au cinéma muet, le cinéma pur, qui, poétique et magique, ne parle précisément que par l'image.

II^È STATION – JÉSUS EST CHARGÉ DE SA CROIX

Le Seigneur accueille à présent l'ignoble instrument. Cette Croix, Jésus a comme un élan pour la saisir. « Il semble la recevoir librement, amoureusement, des mains du Père invisible. » L'heure de la Rédemption a sonné.

